

FRED POUGEARD

VIA FERRATA

POÈMES OU JOURNAL ÉPARS

éditions

THIERRY MARCHAISSE

VIA FERRATA

POÈMES OU JOURNAL ÉPARS



© 2021 Éditions Thierry Marchaisse

Photos de Fred Pougeard, y compris pour la couverture

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

Diffusion-Distribution : Harmonia Mundi

FRED POUGEARD

VIA FERRATA

POÈMES OU JOURNAL ÉPARS



éditions

THIERRY MARCHAISSE



Si c'est toi.

Si je te reconnais
à la bienveillance soudaine avec laquelle sont peints les
murs,
les choses de notre abattoir.
Si c'est bien l'éclat de ta fine aiguille que j'ai entrevu
au soleil de ce matin, en gare de La Souterraine,
assis devant une voie ferrée forêt d'herbes hautes
et qui déchira doucement la pellicule collée sur mes rétines
qui est de mon âme rabotée ;
si c'est toi, la poésie, et si tu acceptes de me reprendre,
pas juste un instant,
merde,
mais au moins un peu chaque jour, même nichée dans un
rituel
que j'inventerai, je te le promets,
— Je vais changer, je te le promets,
alors, je le sens, tu vas retourner, secouer et vider mon
estomac
dont la bouche sans cesse mastique la peur,
tu effaceras l'ardoise, bien sûr imparfaitement
et de mon ventre vers ma voix, tu pousseras le tas
d'horreurs
pour qu'il grimpe plutôt qu'il ne dévale
vers où la langue surnage.

23 août 2013



UN

1

Il me faut dire que je n'ai rien inventé du tout.
Trois cent sept jours et quelques heures ont passé
depuis ce matin d'août 2013 où le cœur brisé par la mala-
die du père,
j'avais bien la tête au plus bas
et la bouche qui aurait pu mordre les tiges du réséda
qui partout poussaient sur la voie abandonnée de cette gare ;
et j'aurais pu les mâcher, ces tiges,
le cou cassé, la bouche était si proche ;
et si nos vaches si paisibles ne voient rien venir et ne font
qu'attendre,
ce dont je ne suis pas sûr,
eh bien j'aurais pu devenir bovin,
et attendre, et mâcher, la joue sur le ballast où ne passe
plus un train,
rêvant de disparaître, dans le vent, sous la pluie et en plein
soleil,
et devenant lichen, sur ce chemin de traverses.

Mais ce jour-là, quelque chose mordait,
quelque chose de bon derrière l'angoisse et la peur ;
et la vie était autre chose que la rampe de la mort,
elle était cette présence également que j'ai appelée poésie il
y a trois cent sept jours et quelques heures.
Quand j'ai lu à celle que j'aime, à mon arrivée quelques
centaines de kilomètres plus loin, presque tous passés
dans l'allégresse de quelques lignes écrites enfin,
mes mots,
cette morsure, la piqûre de rappel, faisaient toujours effet
et je l'ai écrit sur mon ordinateur, ce poème.
Quel rituel allais-je inventer ?

Il me faut dire que je n'ai rien inventé du tout ;
que ce soir, j'écris, le cœur brisé par la maladie du père ;
que les matins d'hiver, dans ma maison de Reims, il fait
froid ;
que le courage n'était pas au rendez-vous et que les tâches
à accomplir se riaient de la prétention d'être en vie.
Pourtant ce soir, je cherche l'issue, je cherche autour de
moi, dans ma chambre creusoise.
À l'étage, le père dans son lit a la peur et l'angoisse et la
colère couchées sur son ventre, les trois sœurs.
Il surgira peut-être dans la nuit, fantomatique, ne me
reconnaissant pas, les yeux bons, comme l'autre nuit ;
tout lui dans l'oubli.

La nuit tombe comme se lèverait le matin.

Brume sur la couronne des arbres aperçue de ma fenêtre que j'escalade.

Et je sors.

L'oiseau limpide m'accompagne dans le crépuscule, je fais quelques pas, je cherche.

Je ne m'éloigne pas trop de la maison aux persiennes fermées, sauf celles de ma fenêtre du rez-de-chaussée, le cube de lumière dans lequel j'étais redevenu presque sourd, presque aveugle.

Je descends vers le ruisseau, ce ne sont que quelques pas que j'ai faits lorsque je me dis que sous le cerisier aux branches tombantes, je reposerais bien.

Puis je relève la tête et je me rends compte que la couronne de brume n'existerait pas sans une légère poussée d'un jaune presque blanc au-dessus de la frange des gris, un halo chétif, un dernier effort de la lumière. Ou plutôt le souvenir d'une trouée.

Je me dis : j'ai vu cela.

Je rebrousse chemin, comme lorsqu'on s'est amusé à sortir la nuit pour avoir peur ; presque affolé. Pourtant il ne fait pas nuit. Pas encore.

Peut-être que tout est affreusement paisible.

Je tourne le dos au halo, au cerisier aux branches tombantes chargé de fruits. Je presse le pas. La maison aux persiennes fermées, la maison de mon enfance, est touchée par la rambleur. Elle brûle ironiquement.